autrement

À quoi pensent les historiens ?

Faire de l'histoire au XXIe siècle

DIRIGÉ PAR CHRISTOPHE GRANGER

Extrait de la publication

collection L'ATELIER D'HISTOIRE

À quoi pensent les historiens ?

Faire de l'histoire au XXIe siècle

Avec les contributions de Gil Bartholeyns, Romain Bertrand, Jean Boutier, Déborah Cohen, Delphine Gardey, Christophe Granger, Dominique Julia, Claire Lemercier, André Loez, Judith Lyon-Caen, Marte Mangset, Nicolas Offenstadt, Emmanuelle Picard, Jan Plamper, Yann Potin, Grégory Quenet, Stéphane Van Damme, Claire Zalc.

Que font les historiens aujourd'hui ? Comment traitent-ils des archives ou des images, des classes sociales ou de l'environnement ? Et où puisent-ils le pouvoir de produire de la vérité sur le passé ? L'histoire, fille du présent, n'a cessé depuis quinze ans de reformuler ses savoirs et ses questionnements. Dans le même temps, la fonction civique de l'histoire a changé de nature. Exigences mémorielles, intervention de l'État pour en réglementer le contenu officiel, retours du « grand récit national » ont imposé aux historiens de repenser leur métier. En décrivant leurs méthodes et le renouvellement des champs qui s'offrent à eux, une nouvelle génération d'historiens dessine ici le portrait vivant et accessible de l'histoire telle qu'elle se pratique au XXIe siècle.

Cet ouvrage a été dirigé par Christophe Granger, historien, membre du Centre d'histoire sociale du XXe siècle (Paris 1/CNRS).

Illustration de couverture : *Profile*, 1994. © Kumi Yamashita

Extrait de la publication

À quoi pensent les historiens ?

Extrait de la publication

Collection **L'atelier d'histoire**

La coordination éditoriale de cet ouvrage a été assurée par Chloé Pathé.

© Éditions Autrement, Paris, 2013.
www.autrement.com

Extrait de la publication

Dirigé par Christophe Granger

À quoi pensent les historiens ?

Faire de l'histoire au XXIe siècle

Éditions Autrement **L'atelier d'histoire**

Extrait de la publication

Clio, Paris, H. Bonnart, vers 1680. Collection Michel Hennin.
© Bibliothèque nationale/RESERVEFOL-QB-201(58)

« Pour faire passer à la postérité la mémoire des plus fameux événements, cette Muse, qui est l'inventrice de l'Histoire, se sert de la plume, et consulte deux cartes de Géographie, et de Chronologie, sans le secours desquelles Elle courroit risque de s'égarer. La faux et l'Horloge de sable nous marquent Son triomphe sur le Temps ; et le Miroir nous apprend à nous reconnoistre dans les actions des siècles passez. »

« L'unique devoir que nous avons envers l'Histoire, c'est de la récrire. »

Oscar Wilde,
Le Critique en tant qu'artiste.

Ouverture

Science et insouciance de l'histoire

À quoi pensent les historiens, aujourd'hui ? Comment ont-ils négocié le passage au XXIe siècle ? Et comment, sous la pesée d'un monde en train de se faire et de se défaire, ont-ils renégocié, par petites touches ou par grands pans, le pouvoir qu'ils ont de produire du savoir sur le passé ?

Voilà l'intrigue que travaille ce livre. Elle a des airs enfantins, c'est certain. Et pourtant, à l'heure qu'il est, rien n'apparaît moins saugrenu. Comment imaginer, en effet, que le 11-Septembre ou les printemps arabes tout récents sont allés sans ébrécher, au moins un peu, le bel édifice interprétatif des historiens ? Que la mondialisation des savoirs, des échanges et des horizons humains, mais aussi l'affirmation des intégrismes, politiques ou religieux, n'ont pas peuplé de points d'interrogation tout neufs les savants questionnaires de la discipline, traçant devant elle d'inédites formalités

du pensable ? Et non seulement ça, d'ailleurs, mais encore d'autres choses. L'avènement d'Internet et des inquiétudes environnementales. La pauvreté redécouverte à nos portes. Les tiraillements de l'« identité nationale ». Les formes enhardies de l'indignation populaire. Et j'en passe. Comment ne pas voir, aussi, que les brutales redéfinitions de la profession, la gestion managériale de la recherche publique, la précarisation des postes ou encore les réformes européennes de l'enseignement supérieur ont, en peu d'années, profondément remanié le métier en tant qu'il se pratique ? La grogne sans précédent des chercheurs, en 2003, 2005 puis 2009, les pétitions, les marches, les grèves d'universitaires, et notamment des historiens, suffisent à dire la vigueur du sentiment de métamorphose.

Mais à bien y réfléchir, c'est peut-être du côté des usages sociaux de l'histoire, ou si l'on préfère de la place qui lui est attribuée dans le cours des choses collectives, qu'est venue la mue la plus profonde. Les indices foisonnent. En vrac : la fièvre mémorielle, dont on sait qu'elle ordonne une interminable relecture victimaire des passés, chacun le sien, l'exigence d'une « histoire à soi », propre à faire reluire un terroir ou une identité locale, mais aussi les résurgences du grand « roman national », dont témoignent, à doses inégales, l'insinuation de l'État dans la production des vérités historiques et les mobilisations politiciennes d'une histoire de France ni faite ni à faire, sans oublier l'appétit populaire pour tous les *Secrets d'histoire* et tous les *Métronome* qui font commerce de l'histoire « profane » ; voilà qui a imposé aux historiens de reconsidérer le sens et la fonction de ce qu'ils font. Toutes ces choses, énormité éparse, agissent sur eux à la façon des valets frappeurs que Swift s'amusait à mettre sur la route de l'un de ses *Voyages de Gulliver*. Par le cinglement auquel elles les soumettent sans cesse, elles tiennent en éveil « ces êtres à l'esprit tellement absorbé par d'intenses

Extrait de la publication

spéculations » qu'ils courent « le risque manifeste de tomber dans le premier précipice venu, ou de donner du crâne contre un poteau ». Ainsi aiguillonnés, ces dernières années, les historiens ont revisité leurs problèmes, leurs objets, leurs outils et jusqu'à la glorieuse panoplie de leurs certitudes.

Bref, le moment n'est pas mal trouvé pour reprendre la réflexion sur le métier d'historien.

Pas de meilleur moyen, à ce jeu, que de repartir, vingt ans plus tard, de l'état des lieux dressé dans *Passés recomposés* (1995). Lui-même publié vingt ans après le monumental *Faire de l'histoire* (1974), dont il faisait son point de repère, l'ouvrage dirigé par Jean Boutier et Dominique Julia prétendait faire surgir, en un moment de doute, déjà, le portrait précis et nuancé de la maison Histoire[1]. À la manière de son illustre devancier, pris, comme on sait, dans l'une des plus intenses remues de la discipline, celle de la « nouvelle histoire » à la française, le rejeton de 1995 n'a pas démérité. Réunissant une vingtaine d'historiens, plus tout à fait jeunes, dans la force de l'âge académique disons (une quarantaine d'années), il a, à son tour, alimenté un important moment historiographique. Frère d'époque du fameux « tournant critique » annoncé par les *Annales* et de la « nouvelle histoire sociale » dessinée, sous la houlette de Bernard Lepetit, dans *Les Formes de l'expérience* (1995), l'ouvrage l'était aussi du retentissant *Sur la « crise » de l'histoire* (1996) de Gérard Noiriel et d'*Au bord de la falaise* (1998) de Roger Chartier. Marqué par le deuil des évidences[2], il portait aussi, fermement mêlés l'un à l'autre, la promesse d'un profond renouvellement des pratiques historiennes et le souci de rattacher l'histoire à son époque. Pour tailler au plus net, deux constats, sinueux, se dégageaient. Le passage d'une histoire soumise au « vieux » paradigme structurel à une histoire davantage attentive aux acteurs et aux formes d'intellection du monde qui étaient les leurs. Voilà pour le premier. Et avec lui, tout

Extrait de la publication

un glissement des références théoriques, volontiers larcinées alors du côté de la philosophie. Quant à l'autre, plus ténu, il tenait en ceci : une réflexion plus systématique des historiens sur les opérations et les formes cognitives qu'ils mettent en œuvre pour produire de la vérité sur le passé. Un tournant réflexif, si l'on veut, où poussait, devine-t-on, l'ambition d'un resserrement de la communauté historienne. Advenues ou non, ces belles perspectives trament les pages qu'on va lire.

Qu'on s'entende bien, toutefois. Le présent ouvrage, avec sa charpente collective, ne prétend pas tenir les comptes de la discipline, départageant, à la manière des études de marché, les bons et les mauvais secteurs[3]. Pas plus, il ne cherche à hisser sur la tribune des écoles historiques un corps de propositions tonitruantes, façon nouvelle « nouvelle histoire », histoire critique, ou que sais-je encore. Ni bilan ni manifeste, disait l'ouvrage originel. Ce livre en prolonge fidèlement l'augure. Il réunit une nouvelle « génération » d'historiens et d'historiennes, nés, disons, entre la fin des années 1960 et celle des années 1970. Tous ont pour point commun – s'il en fallait un – d'avoir, dans leurs tendres années, été initiés au métier précisément au moment où sévissait la « crise » qui tenaillait l'histoire dans les années 1990. Chacun à sa manière, ils en ont exploré les promesses, éprouvé les impasses, avant, à leur tour, d'inventer autre chose. Ensemble, chacun arpentant ici son domaine de prédilection, ils décrivent les traditions et les transformations qui configurent leur pratique, ils soupèsent les attentes collectives qui enserrent les problèmes qu'ils construisent, ils évoquent aussi – et ce n'est pas rien – l'insouciant plaisir qu'ils prennent encore à faire de l'histoire. En un mot, ils éclairent la marche de l'histoire telle qu'elle se fait depuis une dizaine d'années. Pour mettre de l'ordre dans ce fourmillant espace d'exploration, ce livre se devait de tenir ensemble trois « scènes » qu'il serait périlleux de prétendre

séparer. Trois terrains d'exercice, si l'on préfère, au sein desquels l'histoire ne cesse de prendre forme, conçue à la fois comme métier, comme corps de savoirs dûment constitués, et comme catégorie de qualification de ce savoir.

Reconfigurations du métier

Impossible de comprendre ce que font les historiens sans envisager d'abord la façon dont s'organise la profession qu'ils exercent. Depuis les années 1960, on le sait, l'histoire a connu un intense mouvement de professionnalisation. Depuis la fin du XXe siècle, le marché du travail académique s'est sinon resserré du moins singulièrement restructuré. 2 500 : voilà, en 2011, le contingent des historiens de métier – chercheurs au CNRS et enseignants-chercheurs des universités. C'est peu et beaucoup à la fois. Peu, si l'on considère que la France compte aussi 37 000 journalistes, par exemple. Et beaucoup, si l'on se souvient que les historiens étaient moitié moins nombreux en 1980[4]. Mais ce chiffre escamote l'essentiel. La profession semble à l'abri du mouvement de précarisation de la recherche, du fait notamment des liens si particuliers, et si particulièrement français, que l'histoire universitaire entretient avec l'enseignement secondaire – ce qui réduit à peu le nombre des historiens chômeurs ou condamnés à l'auto-entreprenariat universitaire. Pourtant, la multiplication des « agents non permanents » (vacataires, Prag, etc.), souvent détachés des lycées, justement, et assujettis à des charges horaires alourdies, a bel et bien précarisé la profession, l'écartelant de distinctions internes où poussent mal les ferments d'une identité collective[5]. Et ce n'est pas tout. L'exiguïté des recrutements, qui peuple la maison de docteurs sans poste et de maîtres de conférences longuement « habilités », sans oublier le conservatisme qui règle l'entrée dans la carrière (passage recommandé par une école

Extrait de la publication

normale supérieure, appartenance préalable à un tout autre corps de la fonction publique, celui des agrégés, faible proportion de femmes, etc.), dessinent ensemble une vivace « crise de succession ».

Dans le même temps, deux métamorphoses, rampantes, et qu'on se plaît souvent à tenir soigneusement séparées, ont, depuis dix ans, profondément reconfiguré ce que faire de l'histoire veut dire. Côté pile : les nouvelles politiques de la recherche, déployées sous l'aiguillon de l'OCDE et soucieuses de mettre sur pied une « économie du savoir », rognent peu à peu l'autonomie des savants dans la conduite des activités savantes pour les soumettre, histoire comprise, aux intérêts économiques[6]. Les curiosités et les grands chantiers historiques naissent à présent moins des cheminements de la connaissance que des décisions de financement par contrats ou par appels d'offres (Agence nationale de la recherche, etc.). Côté face : le mouvement par lequel les enseignements universitaires, c'est-à-dire les manières dont les historiens font vivre l'histoire parmi les étudiants, sont désormais pensés, conçus et évalués dans les universités publiques en fonction des logiques économiques ou, si l'on aime mieux, des « besoins des étudiants sur le marché du travail ». Les analyses raisonneuses manquent pour mesurer exactement l'effet de ces mutations récentes. Certains en ont pointé les « ravages[7] ». D'autres n'ont pas hésité à douter de l'existence possible d'une vie intellectuelle dans l'université[8]. Et, de fait, la division du travail académique, qui place désormais les jeunes historiens en position de devoir biner petitement une parcelle des grands projets cultivés par d'autres, académiquement mieux installés, mais aussi l'accélération du rythme des thèses, dont on décèle mal encore combien, en hâtant l'incorporation des règles du métier, elle réduit d'autant le pouvoir et le désir de les réinventer de neuf, sans oublier, moins anecdotique qu'il y paraît, la relégation aux

Extrait de la publication

historiens les moins capés du jugement sur le métier, tel qu'il s'exerce par exemple à travers les comptes-rendus des livres d'histoire dans les revues d'histoire, condamnent la profession à un conservatisme certain.

Une chose est sûre, du moins : à ébaucher ce portrait de l'historien en coureur de subsides, et quand bien même il se composerait pour partie en trompe-l'œil, on devine que la profession a désormais congédié les bonnes fées de la *gratuité* et du *désintéressement* qui bordaient jadis son berceau, et qui, l'arrachant aux choses du monde et aux intuitions communes, faisaient d'elle le lieu possible de leur connaissance savante. À cela encore, il faut ajouter la « crise » qui, avec une évidence rabâchée depuis quelques années, affecte cette autre facette du métier : la vulgarisation des connaissances historiques, c'est-à-dire la publication de livres d'histoire. On sait combien les déplorations en la matière sont le lieu d'une lutte pour la définition légitime de la discipline. Il n'empêche : si le déclin n'a assurément pas les traits alarmants que lui donnent de récents rapports – « En trente ans, le marché de l'édition en histoire a été plus que divisé par deux[9] » –, les « Trente Glorieuses des historiens », avec ses tirages par dizaines de milliers d'exemplaires, sont derrière nous[10]. On comprend mieux l'intense inquiétude collective qui tenaille à présent les historiens de métier dès lors qu'ils se penchent un tant soit peu sur le métier comme il va[11].

Nouveaux savoirs

Entrons un peu dans l'atelier des savoirs. Là où lèvent, avec plus ou moins d'assurance, les connaissances historiques, les modèles explicatifs et les critères propres à garantir un statut de vérité au discours de l'historien. La carte, l'horloge de sable et le miroir. Des attributs de Clio, muse de l'Histoire,

Extrait de la publication

tels que les figurait la gravure du XVIIe siècle qui ouvre ce livre, on retrouverait sans mal les lointains rejetons dans le travail des historiens d'aujourd'hui. Bien sûr, il faudrait redire comment leurs devanciers ont pris soin, au XIXe siècle finissant, de l'adosser à un corps de savoir-faire intangible. La « méthode historique » : critique externe du document (son authenticité) ; critique interne du document (intentions de l'auteur, etc.). Comment ils ont pris soin, par la suite, dans le giron de Marc Bloch et Lucien Febvre – pour dire vite –, de se donner les rudiments d'un « art rationnel ». Construction d'un problème. Inventivité de la documentation. Critique des sources. Comparaison, etc. Et ces choses demeurent encore et toujours valables. Mais la continuité n'est qu'apparente. Les outils, les énigmes, les modes d'interprétation ont bel et bien changé depuis une grosse décennie. Rien d'étonnant à cela, du reste. Faire de l'histoire, aimait à répéter Bloch, « c'est comprendre le passé par le présent[12] ». Et mieux, même : c'est dans le présent, dans ses hardiesses et ses inquiétudes, que l'historien tire de quoi soutirer du sens au passé et de quoi, en retour, le suturer au présent[13].

On n'en finirait pas de cadastrer les nouveaux problèmes historiques dont s'est animée la pratique de l'histoire depuis dix ans, les nouvelles questions, les nouveaux objets et la relecture des anciens. L'environnement, en voilà un. Moins neuf, d'ailleurs, que renouvelé par les urgences actuelles de sa préservation. Et voici l'histoire qui se hérisse, dans les années 2000, d'études consacrées à l'exploitation technique de la nature et à son rôle si grand dans les révolutions industrielles, ou aux modalités de l'angoisse collective, savante ou profane, qui, en certaines circonstances historiques, attache l'homme aux usages auxquels il soumet son environnement. Les historiens pensent aussi beaucoup aux émotions, depuis quelque temps. Ou, plus exactement, au pouvoir changeant qu'elles ont de nouer les hommes entre eux, de leur inventer

des parentés et des ressources particulières et d'alimenter de questions neuves les méandres sociaux qui relient les passions humaines aux nécessités de leur maîtrise collective. Comment ne pas voir, en la matière, combien le traumatisme mondial de l'effondrement des Twin Towers et les formes de sa circulation, mais aussi la façon plus générale dont le « langage des émotions » donne désormais sa forme privilégiée aux questions d'actualité, ont pesé lourdement sur l'agenda des historiens ? La tentation du monde constitue toutefois la plus éclatante de ces nouvelles questions. Dépassant le modèle de l'histoire comparée, dénonçant l'européocentrisme qui décrit le passé des sociétés lointaines à travers les seules sources européennes[14], et qui le fait voir par les prismes de l'altérité enivrante et de l'« expansion » occidentale, les historiens s'efforcent, à partir des moments de rencontre dûment cadastrés, d'échafauder une « histoire à parts égales », soucieuse, en une lecture généreuse, de restituer, à l'échelle des continents, la saveur particulière d'univers de sens et de pratiques, de conceptions du temps ou de formes de pouvoir, qui ne se laisse pas si commodément réduire à la séduction du même.

Mais c'est aussi par l'actualisation de vieilles questions, dont certaines paraissent ainsi proprement increvables, que se dit le mieux la métamorphose récente du questionnaire historien. Qu'est devenue l'histoire des femmes, dont les années 1970 avaient planté les promesses militantes et que les décennies suivantes ont copieusement revivifié à la faveur des théories du genre, puis d'une histoire, emboîtée, de la masculinité ? Il n'est pas difficile de voir combien cette histoire s'énonce au présent. Combien elle est pleine des débats sociaux, savants et politiques, vivaces en la matière cette dernière décennie, entre parité, théorie sociale de la domination masculine et déplacement des formes du militantisme

Extrait de la publication

féministe, par exemple. Et il n'en va pas différemment de cette immense question d'histoire : l'étude des catégories sociales, à ce point immense qu'elle s'est longtemps littéralement confondue avec une manière de faire de l'histoire (l'histoire sociale[15]). Qu'il s'agisse de la disparition proclamée des classes sociales, ou qu'il s'agisse des discours revendicatifs par lesquels les acteurs donnent corps au groupe qu'ils forment, c'est bien sous l'aiguillon des évolutions politiques de son temps et, tout spécialement, des façons de dire la société, d'en objectiver les découpes, que les historiens ont, ces dernières années, repensé l'étude des groupes sociaux, questionnant par exemple la façon dont les acteurs se désignaient ou négociaient les catégories d'État qui leur étaient accolées. Ce nouveau répertoire d'objets mérite attention. S'il ne doit pas faire oublier la sourde police de la discipline qui sans cesse veille sur les frontières et la hiérarchie des chapelles historiographiques (histoire sociale, histoire politique, etc.), il dit aussi, tout palpitant qu'il est, l'impressionnante plasticité des choses que l'histoire prend pour territoire.

Indissociablement, les historiens ont révisé leurs outils de travail. Du texte, de l'archive, de l'image, ils ont appris à construire d'autres intrigues. Ébranlés déjà dans leur quête du document vrai, obligés de réaliser, avec Anthony Grafton, combien la créativité documentaire du passé pouvait porter l'empreinte de faussaires bien réels[16], ils se sont penchés sur les archives, leur production, leur circulation, leur signification, avec une avidité bien accordée au fétichisme dont, à la manière du goût pour la petite « page inédite » du grand écrivain que moquait Proust, ils entourent de longue date leurs sacro-saints documents[17]. Historiciser les motifs pour lesquels une société (se) met en archive et étudier les modalités du geste qu'elle effectue ainsi permet d'interroger, sous un jour neuf, les conceptions testimoniales qui la

structurent, les modes de surveillance qui s'y exercent et les formes particulières du désir de conserver, du présent, les plis frémissants dont il est fait. La plupart des outils de l'historien ont subi une semblable réévaluation réflexive. Les images, pour commencer. Questionnant, à travers elles, les codes esthétiques qu'elles font vivre, les modalités sociales de leur production et les manières collectives de les faire parler, les historiens ont fait d'elles, et plus exactement de la « culture visuelle » dont elles sont le lieu, non plus un corps de documents, maraudés dans la remise des histoires de l'art, mais bien, à la façon d'Olivier Christin questionnant la mise en images des Dix Commandements aux temps de la Réforme, un outil historique, précieux, pour comprendre comment les hommes du passé prenaient soin de se signifier et de se rendre le monde intelligible[18].

Les chiffres et les mots ont eux-mêmes pris des couleurs nouvelles. Dans le repli des glorieuses enquêtes quantitatives des années 1970, en effet, les historiens ont, depuis le seuil du XXIe siècle, profondément rénové l'usage qu'ils font de la quantification. Suivant la piste tracée par les professionnels du chiffre[19], ils ont étudié les pratiques passées de production des données chiffrées et, à travers elles, l'avènement d'un mode de gouvernement de la société par le nombre. Mais surtout, échafaudant de nouveaux modes de formalisation du passé, analysant, sur les traces de la micro-histoire, les réseaux et les trajectoires individuelles des hommes, quantifiant aussi les productions culturelles, ils ont fait de la quantification une manière neuve de construire des problèmes historiques, de formuler des hypothèses et d'en éprouver le caractère explicatif. Quant au récit, avec lequel ils opèrent bon gré mal gré depuis deux millénaires, il n'a pas échappé à cette humeur rénovatrice. Une fois assoupi l'ogre narrativiste qui a tant fait trembler dans les années 1980[20], les

Extrait de la publication

historiens ont exploré plus avant les manières de raconter des histoires. Scrutant la façon dont les narrations littéraires ou cinématographiques enferment d'autres formes d'écriture de l'histoire, ils ont, jouant avec la fiction, le presque vrai ou la place de l'auteur, échafaudé d'autres modes d'interprétation du passé.

Mais c'est du côté des paradigmes explicatifs que les choses ont sans doute le plus bougé. Ou, si l'on préfère, du côté des principes d'intellection du monde social, auxquels les historiens, sans toujours le dire, sans toujours le savoir même, adossent leur fonds de commerce, à savoir les procédures savantes suivant lesquelles ils s'efforcent d'expliquer comment ceci est devenu cela. On a beaucoup dit combien, avec l'effondrement du communisme au seuil des années 1990, avaient reflué les grands modes d'intelligibilité des sociétés. Peut-être bien. Ce qui est manifeste, en tout cas, dans le petit monde des historiens, c'est l'avènement d'un véritable pluralisme épistémologique. Le paysage se révèle même d'une étonnante complexité, tant l'Histoire, brave fille, noue volontiers langue avec qui se présente. D'un côté, les approches théoriques canoniques n'ont pas si simplement capitulé. Celles empruntées à la philosophie des « micro-pouvoirs » de Michel Foucault, et celles, plus encore, se réclamant de la sociologie de Pierre Bourdieu – bien davantage d'ailleurs lorsqu'elle parle de « champs » que d'« habitus » –, enhardie il est vrai par la mort du maître en 2002, ont en effet continué d'inspirer les travaux des historiens[21]. Et non seulement elles, mais aussi les analyses de Norbert Elias qui, en des années hantées par le « choc des civilisations », ont gagné jusqu'aux vingtiémistes. Et celles de Jürgen Habermas, ou de Max Weber, etc. D'un autre côté, que ce soit l'*Alltagsgeschichte* allemande, soucieuse de faire voix à l'« entêtement obstiné » et aux formes obliques de

Extrait de la publication

résistance des hommes, la *micro-storia* déployée à la suite de Carlo Ginzburg, ou le « tournant critique » des *Annales* fin-de-siècle, les graines prometteuses d'une « histoire par en bas » ou « au ras du sol » ou attentive aux expériences des acteurs, si elles n'ont pas porté la luxuriance des fruits escomptés[22], n'en ont pas moins achalandé de neuf le grand bazar conceptuel des historiens.

Pour y voir clair, à vrai dire, et quitte à lui donner des airs achevés qu'il n'a pas, c'est dans le grand troc muet qui a conduit le raisonnement historien des structures aux acteurs qu'il faut chercher les motifs les plus saillants au gré desquels, en cette dernière décennie, les historiens ont pour ainsi dire *réinventé le passé*. « Troc », du reste, le mot n'est pas le bon. Conversion douce et partielle, plutôt. Là où ils s'appliquaient à dévoiler les mécanismes de pouvoir et de domination qui déterminent l'ordre des conduites collectives passées, ils étudient plus volontiers la capacité des « personnes en société » à négocier le monde, à en critiquer la course et à s'en forger des interprétations nouvelles. Là où ils s'accommodaient encore d'une intellection totalisante des choses sociales, ils assument le rétrécissement des échelles, restituant le tissu serré d'une controverse ou d'un scandale, y scrutant la manière historique de qualifier la réalité sociale ou d'en justifier l'ordonnancement, traquant aussi les ressources pratiques ou cognitives que les acteurs, en situation, savent mobiliser pour se dire « nobles » ou désigner « l'étranger »[23]. Pour l'essentiel, ce déplacement en cours tient à l'acclimatation sur les terres de Clio de la « sociologie pragmatique », dont Luc Boltanski et quelques autres ont fait le lieu d'un profond renouveau épistémologique du côté de chez les sociologues, là où, depuis un bon siècle déjà, les historiens braconnent une large part de leur répertoire théorique.

Ce n'est pourtant pas tout. Plus confusément, mais avec une insistance qui en dit long, les historiens ont pris un soin particulier à éprouver les ficelles habituelles de leur mode de raisonnement. Qu'est-ce qu'une preuve ? Où doivent s'arrêter les batifolages de l'imagination, dont on sait qu'elle est nécessaire à qui veut se figurer ce qui n'est plus ? Comment penser un mode de connaissance historique bâti, non sur des régularités, mais sur des cas singuliers ou des attestations uniques ? Bref, en un mouvement où il est difficile de ne pas apercevoir une vaste dévaluation de leurs certitudes, les historiens ont bousculé les critères de scientificité des connaissances qu'ils produisent. Certains, à la manière d'Alain Corbin, flirtant avec le vieux projet flaubertien du livre sur rien ; d'autres, comme Patrick Boucheron, s'efforçant de fabriquer de la vérité historique en inventant une rencontre demeurée sans trace ; d'autres encore, tirant le fil d'une histoire faite « avec des si » pour réfléchir aux formes de causalité que les historiens investissent dans leur travail, ont tout à la fois assumé et souligné le statut scientifique particulier de l'histoire : elle est et elle demeure un savoir conjectural, peuplé de « peut-être » et de « probablement »[24]. Fille de la raison, en somme, l'histoire n'est pas toujours restée si raisonnable. Au cœur de cette exploration se tient sans conteste le regard neuf que les historiens ont jeté sur la littérature. Non pas comme document d'histoire – ça, elle l'est déjà depuis le moment romantique. Mais bien comme industrie métaphorique dépositaire d'un mode de connaissance des sociétés passées, accessible à qui sait en historiciser les ressorts, à qui prend soin, autrement dit, à la façon de Carlo Ginzburg[25], d'interroger la part changeante du vrai, du faux et du fictif dans la fabrique millénaire de l'histoire comme dans la forme même de nos existences. C'est dire, en tout cas, que les reconfigurations de la profession, sombres pour beaucoup, n'ont pas agi sur le travail des historiens à la façon d'un étouffoir.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en février 2013
par Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des éditions Autrement,
77 rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : mars 2013.
N° d'édition : L.69EHAN000879.N001.
ISSN : 1157-4488. ISBN : 978-2-7467-3518-7.

Extrait de la publication